

ANGLETERRE.

Sorcellerie.—“Il y a quelques jours, dit un journal de Cambridge, un acte de superstition inattendu a failli coûter la vie à un jeune homme respectable, fils de Cooper Elsdon, de Soham. Ce fait a été raconté par le jeune homme lui-même. Il y a quelques jours, il partit de Soham, vers trois heures de l'après-midi, pour se rendre à Thelford, dans l'île d'Ely. Ayant eu besoin de s'arrêter à Sruntney, il continua sa route par Ely et prit un sentier qui traverse les prairies. La nuit se faisait, et comme il ne connaissait pas bien le chemin, il se dirigea vers une lumière qu'il aperçut dans l'étable d'une petite ferme occupée par un homme nommé Dent. Là il trouva un jeune garçon à qui il demanda la route de Thelford. Ce garçon parut fort alarmé, mais il consentit à lui indiquer le chemin. Étant obligé de passer par la porte de la maison, il vit un homme qui était occupé à clouer un fer-à-cheval sur le seuil. Au moment où il aperçut cet homme, celui-ci le prenant pour une sorcière, s'élança sur lui et lui porta un coup violent avec le marteau dont il se servait. Heureusement, le coup n'atteignit pas la tête et glissa sur l'épaule du jeune homme. Son agresseur courut alors chez lui en demandant un fusil, dans l'intention de mettre fin à la vie de l'auteur présumé de son trouble. La situation de ce jeune homme égaré dans un endroit solitaire, soupçonné de sorcellerie et exposé à une mort presque certaine ; — les enfants se serrant autour du père, et hurlant de peur à l'idée d'une sorcière ; — la mère retenant le père par le bras et le priant de ne pas tirer ; — le fils criant de toutes ses forces : mon père, ce n'est pas une sorcière, c'est un homme ; — tout cela se conçoit mieux qu'on ne pourrait le décrire. Le jeune garçon à qui il avait parlé d'abord chercha à le mettre à l'abri de la fureur de son père, sûr qu'il était qu'il le tuerait ; il lui disait les malheurs et les souffrances qu'ils avaient endurés depuis quelques temps, par l'effet de la sorcellerie, ajoutant qu'il avait rêvé lui-même, trois fois consécutives, que pendant que son père clouait un fer-à-cheval sur la porte, une sorcière étant apparue, on avait tiré sur elle ; et que les sorciers leur avaient fait perdre tout dernièrement une vache et un veau, ainsi que leur vieille jument. Fort heureusement enfin, le jeune homme gagna le chemin et arriva à Thelford sans autre accident. Nous assurons que tout cela est vrai sans exagération ; et cependant personne ne voudra croire que, en 1843, et à un mille des collèges et de la cathédrale d'Ely, il puisse exister encore tant de superstition et d'ignorance.”

Nous aurions en effet de la peine à le croire si la chose n'était affirmée d'une manière si positive par un journal anglais publié sur les lieux. Quand les anglais voient de pareils faits se passer dans leur “*enlightened England*” à l'ombre des clochers de leurs cathédrales et de leurs universités, est-il étonnant qu'ils croient, sur la parole des missionnaires protestants franco-suisse, les contes au moyen desquels ces voyageurs véridiques cherchent à les intéresser à la conversion du Canada, qu'ils représentent comme un pays modèle de superstition et d'ignorance ?

FRANCE,

—On mande de Châlons-sur-Saône :

“Les machines à dragueur qui fonctionnent devant le quai de Châlons, amènent chaque jour quelques objets curieux et antiques. La machine qui était sous la première arche du pont a découvert une grande quantité de pièces de monnaies de cuivre et quelques unes d'or et d'argent, parmi lesquelles on a remarqué des Charles X (cardinal de Bourbon) devenues assez rares. Le nombre des monnaies est tel qu'un des ouvriers en montrait plein un sac de mille francs. Nous avons vu, sur une petite plaque d'étain, un Christ crucifié, avec des animaux symboliques aux quatre angles et des caractères gothiques indéchiffrables (pour nous) ; le tout d'une forme bizarre, qui nous paraît remonter dans le moyen âge.

La drague qui est placée vis-à-vis le bastion a fourni un grand nombre de tuiles et de fragments de tuiles romaines, des amphores et des urnes cinéraires fort bien conservées, ainsi que quelques ustensiles en cuivre corrodés par l'oxydation. Mais la trouvaille la plus précieuse est une admirable coupe en matière vitrifiée, transparente, et qu'on prendrait de prime-abord pour l'écaille. Cette coupe, plate, évasée comme une grande assiette creuse, est ornée à l'extérieur par des guillochis en relief et en spirales. Elle est une nouvelle preuve, entre mille autres, que l'art de couler le verre était aussi commun dans l'antiquité que de nos jours. On peut voir cette coupe chez le gardien des travaux, dans la cour du bastion.

“La machine a également amené beaucoup d'ossements d'animaux et quelques ossements humains, enfouis là depuis des siècles, sans doute à la suite des nombreux désastres qui ont affligé nos historiques contrées.”

Un navire naufragé.—On lit dans le *Mémorial de Rouen*, du 7 mai :

“Hier matin, un navire venant du large avait eu inutilement, pendant plusieurs heures, son pavillon hissé pour demander un pilote ; mais la mer était affreuse, et toute tentative de se rendre à bord était inutile. Vers onze heures, le capitaine, après avoir vainement attendu, se décida à faire route, sans pilote, vers le Hoc, pour y chercher un abri ; mais bientôt, poussé par le gros temps, le navire toucha sur le banc des Neiges, fut défoncé et chavira.

“Ce sinistre, aperçu du haut de la tour de François Ier, fut signalé à M. Bambine, capitaine de la *Normandie*. Ce paquebot allait partir de Havre. A peine sorti des jetées, le capitaine découvrit le navire naufragé, et s'aperçut en même temps qu'un bateau à vapeur cherchait à lui porter secours et manœuvrait en conséquence. Il se décida alors à continuer sa route vers Honfleur ; mais ayant bientôt acquis la certitude que les efforts de ce bateau à vapeur étaient impuissants, il changea de route et gouverna sur le navire.

“Parvenu à bonne distance, il reconnut bientôt deux groupes d'hommes qui se tenaient sur le flanc de la coque, accrochés aux haubans, et qui imploraient du secours. La *Normandie*, après avoir dépassé le navire submergé revint debout à la lame, et le capitaine fit ses dispositions pour mettre son canot à l'eau ; malgré la violence du vent et la fureur de la mer, trois hommes s'élançèrent pour le monter ; ce sont les nommés Legris et Alexandre Voissard, matelots, et Ch. Duboc, pilote de Quillebeuf.

“Le sauvetage que ces trois hommes courageux allaient tenter était hérissé de difficultés. En effet, aborder le navire du côté de la coque était chose impossible, la mer furieuse aurait enlevé la faible embarcation par-dessus ; restait donc, pour approcher des malheureux qui étaient en proie à toutes les angoisses du danger le plus éminent, restait donc le seul moyen d'accoster le brick naufragé, en passant entre ce mât. Il fallait pour cela saisir l'instant favorable ; car le navire roulait avec violence sous les coups de mer, sa mâture tantôt se relevait, tantôt s'abaissait rapidement ; et malheur au canot et aux hommes dévoués qui le montaient s'ils eussent mal combiné leurs efforts !

“La plus affreuse anxiété régnait parmi les témoins de cette scène terrible. Enfin, après des efforts inouis, après trois quarts d'heures de tentatives et de lutte désespérée, les hommes du canot, aussi heureux qu'impétueux, ont réussi à arracher à la mort les sept hommes composant l'équipage du brick. Le paquebot les recueillit, et l'on s'empressa de leur donner les soins que réclamait leur position. On sut alors que ce navire était le *Deux-Paulines*, capitaine Philippe, venant de la Rochelle et se rendant à Rouen.

—Dans une note publiée par le *Siècle* sur les îles Taïti, on remarque le passage suivant : Les habitants de l'île de Taïti ou Otaiti, sont de tous les habitants de la Polynésie les plus avancés en civilisation. Il est inutile d'ajouter que les Taïtiens ne sont point antropophages comme les habitants des îles Marquises. Ils ont des vêtements européens, des mœurs européennes ; en un mot tout offre un air de douceur et de bienveillance sous ce climat fortuné, où le thermomètre centigrade ne s'élève jamais au-dessus de 25 à 26 degrés, en ne descendant pas au-dessous de 17 à 18, température des orangers. Le pays est riche en bois propre à la construction ; la canne à sucre y croît sans culture ; les habitants sont adroits et très-industrieux ; Taïti enfin est une île comme en rêvent les poètes.

VARIÉTÉS.

—Il y a dans Paris des établissements culinaires en plein vent fondés par l'homme au petit manteau bleu, où beaucoup d'infortunés vont prendre leurs repas. Ces cuisines sont situées, pour la plupart, dans le marché des Innocens, près de la Fontaine. Le prix du dîner est de 20 cent. En voici la carte : une écuelle de soupe 2 c ; une assiette de bœuf frites-é, 5 c ; un morceau de pain de munition, 5 ; une demi-tasse de café, 5 c ; eau à discrétion. Total, 20 c. (4 sous). Il serait difficile de faire un dîner aussi complet à plus bas prix.

Éléphant en contravention.—L'un de ces soirs, dit le *Globe de Londres*, l'éléphant de M. Van-Amberg a quitté Aylesbury pour aller à Amersham. Arrivé à la barrière de Misserden, le gardien a refusé de laisser passer l'animal, parce que le coriac ne voulait pas payer plus que pour un cheval, et il a fermé la porte. Alors le coriac a laissé l'éléphant et a continué son chemin tout seul ; mais celui-ci a brisé en un instant toute la barrière, l'a arrachée de ses gonds, et est passé victorieusement sur les débris.

M. Guizot à l'encan.—Dans une vente publique faite à Boulogne-sur-Mer, par autorité de justice, après faillite d'un marchand d'estampes et de gravures, il s'est passé une petite scène qui prouve combien est générale l'impopularité dont certains noms sont entachés.

Parmi les lithographies, gravures, portraits d'hommes plus ou moins célèbres, apparut M. Guizot, qui se présentait à la prise publique. A la vue du portrait de cet homme, un frémissement tout-à-coup se fait entendre dans la salle. Cependant le crieur, sentant tout le poids du personnage qui pesait entre ses mains, le promène d'un air de dignité autour d'un cercle nombreux ; puis, toussant trois fois, il crie aussi fort qu'il peut : Qui met à prix M. Guizot, ministre de l'étranger ? (voulant dire des affaires étrangères : c'est synonyme.) L'assemblée reste muette et impassible à toute affection guizotine. Après un long silence, quelqu'un met un centime. — A un centime M. Guizot ! à un centime ! Qui dit mieux ?..... (Il n'y a donc pas de conservateur parmi nous ?) A cet appel, une voix de conservatrice met une enchère de quatre centimes. — A cinq centimes M. Guizot !!! Un ministre pour cinq centimes ! avoir pour cinq centimes un personnage qui nous coûte 100 mille francs par an !..... Allons donc, messieurs, il n'y a donc pas un seul ami de M. Dessert, le protégé de M. Guizot pour cinq centimes !... Une fois, deux fois, à cinq centimes ?...

En ce moment, un Anglais entre dans la salle. — Voilà un amateur ! s'écrie-t-on de tous côtés : place à l'Anglais ! — Celui-ci s'avance avec tout le flegme que l'on connaît aux enfans d'Albion, et tend la main vers M. Guizot, en réclamant au préalable le droit de visite. Il l'examine, le tâte, le caresse, lui sourit, et s'écrie : 50 centimes ! On lui fait observer qu'il ne se vend que 75 centimes en magasin. “Eh bien ! qu'importe, réplique l'Anglais avec feu et enthousiasme, on ne peut l'acheter trop cher ; nous autres Anglais, nous savons apprécier cet homme ; c'est un ministre précieux !!! Nous le préférons à sir Robert.”